

L'amour est un chien de l'enfer

Collectif PNE

Prix de la nouvelle érotique 2023

AU DIABLE VAUVERT

Déjà parus

NOIR D'ANCRE, Isabelle Cousteil, lauréate 2016

TA MAÎTRESSE, HUMBLEMENT, Pascal Hella, lauréat 2017

UN DÎNER DE CONS, Éric Abbel, lauréat 2018

ONE MORT TIME, Keena McKeebolan et Agathe Rivals,
lauréates 2019

LA VEUVE NOIRE, Daredjane, lauréate 2020

TOUCHER À LA HACHE, Perle Vallens, lauréate 2021

AVIS DE PAS SAGE, Ana Servo et Léon de Griffes, lauréat·e·s 2022

ISBN : 979-10-307-0604-8

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

PHIL BECKER, Co-lauréat du Prix de la nouvelle érotique 2023, <i>Bodyswap</i>	9
MARIE NOÉ, Co-lauréate du Prix de la nouvelle érotique 2023, <i>Martha</i>	23
ANTOINE PARIS, <i>Hors les flammes</i>	37
TASHA RUMLEY, Devices connected	51
NIELS HUET HANISSET, <i>Pongo</i>	63
AÏSSA LACHEB, <i>Le vendeur de croquettes</i>	77
NELLY CHADOUR, <i>Galatée</i>	91

LOUP CHÉRILANDRE, <i>L'odeur des vivantes</i>	101
RODOLPHE DOUBLET, <i>Fabienne</i>	119
ÉMILIE BÉNÉRO, Gloria Patri	133
LILOU LAPONIE, <i>Montre-moi ton côté sombre</i>	147
Remerciements	161
Règlement	163

PHIL BECKER commence à écrire des textes courts en 2007, essentiellement dans les genres de l'imaginaire. Une trentaine paraissent dans des revues et anthologies. Il est l'auteur du roman de fantasy *Le Lycan blanc* et du recueil de nouvelles *Mille et une portes* aux éditions Rivière Blanche ainsi que d'un roman témoignage sur les petits boulots et l'intérim, *Vous avez une mission*, aux éditions Sol y Lune.

Journaliste de profession, il s'essaye à la nouvelle érotique et se voit retenu pour le recueil du Prix de la nouvelle érotique 2022.

Bodyswap

PHIL BECKER

Co-lauréat du prix de la nouvelle érotique 2023

« Cherchez, et vous trouverez. »

Les mots du régulateur semblaient lointains. Le processus avait-il commencé? C'était peut-être seulement l'angoisse. India regrettait déjà. Son père allait la déshériter pour ce qu'elle s'apprêtait à commettre. Non pour la désincarnation en elle-même ni les seize millions de dollars détournés afin de s'offrir cette brève folie, mais pour le déshonneur jeté sur la famille, voire sur la corporation tout entière. Le bodyswap était un crime, même dans les sommets. D'ailleurs il n'était perpétré que dans les sommets, tant il coûtait cher.

India s'agita sur le canapé de cuir blanc, d'un luxe incongru dans la cave de parpaings graffés, où des écheveaux de câbles serpentaient à même le sol en damier pour alimenter l'installation pirate. Le faisceau violet suivit le mouvement de la

jeune femme. Le temps des casques de réalité virtuelle était révolu. Le scan de psyché vous suçait le cerveau sans même vous effleurer. À quoi ressemble ma psyché? se demanda India. Combien de téraoctets pèse-t-elle? Sans doute peu. Une gosse de milliardaire ignare avec des tatouages lumineux convenus et un prénom de hippie, jamais sortie de sa mégatour. Une gosse de vingt-cinq ans sans talent ni imagination, ignorant l'effort, et dont l'unique incartade serait de se faufiler au sixième sous-sol. Ce soir même. Dans la propre tour de son père, sous les parkings à navettes autonomes, dans ce cloaque où la milice tolérait une zone de non-droit servant de soupape pour costards frustrés. Là où les hackers les plus pointus se faisaient du blé avec les caprices des nantis.

Je devrais tout arrêter maintenant, songea l'héritière.

Elle avait peut-être parlé à haute voix, car le régulateur lui lança un regard éteint. Il était laid, morne, pas si différent des laquais de la corporation avec qui elle couchait à l'occasion, de manière si mécanique qu'elle avait fini par se résigner à l'idée d'un sexe insipide.

— Rappelez-vous bien, fit la voix imperceptible du régulateur, n'entrez pas dans une structure avec une mémoire inférieure à un pétaoctet. Vous avez deux heures. Plus ou moins.

— Je..., commença India, je crois que je ne vais pas le faire finalement... Je ne veux plus être initiée...

Elle voulut se lever, mais sombra, s'affala sans grâce sur le canapé devant un pirate qui relaquait sa jupe de tailleur à moitié relevée. Un goût amer envahit sa bouche. Un tintamarre numérique cingla ses tympan. Puis le silence, et elle vit la lumière. India quitta son corps. Aspirée par

le programme, sa psyché flotta quelques minutes dans le quartier glauque au pied de la mégatour, marsouinant le long des kilomètres de fibroconducteurs intégrés au béton, se scindant douloureusement à chaque obstacle fait de poubelles intelligentes, de boîtes aux lettres connectées ou de stationnements à induction. Les seize millions de dollars n'autorisaient qu'un voyage sans guide. Il revenait à India de repérer des contenants assez grands pour accueillir un esprit humain. Une berline dernier cri glissait sans bruit dans le boulevard. Elle était chargée d'intelligences artificielles, des dizaines de pétaoctets en disques quantiques. Une halte parfaite pour reprendre ses esprits. India se rappela les mots du régulateur. Cherchez, et vous trouverez. Elle se concentra sur le véhicule et le programme pirate fit le reste, déflorant les pare-feux comme s'ils n'étaient qu'un voile de papier. Alors, India fut la berline. La carrosserie devint son corps. Une sensation étonnamment naturelle. Elle sentait ses entrailles bouillantes de batteries au lithium, ses roues à coussin d'air caresser un bitume immonde sur lequel des bêtes avaient été écrasées. C'était... tellement plus réel que les jeux vidéo qu'elle ingurgitait à longueur de journée. Elle surveilla le navigateur. Elle ne devait pas trop s'éloigner de son point de connexion, la portée du piratage n'était que de vingt kilomètres. Avec les caméras de l'habitacle, elle visualisa le couple qui occupait les banquettes. Des employés de corporation, d'après les costumes informes. Ils se disputaient mollement. Leur haleine lourde roulait sur les courbes du tableau de bord, les courbes d'India.

— Est-ce qu'on peut parler ? disait l'homme.

La femme haussa les épaules, contemplant la ville à travers le carreau.

— Il pleut, observa-t-elle, refusant de répondre.

India déploya sa psyché sur les capteurs extérieurs et sentit la pluie. Froide, acérée, et non rassurante comme les orages atténués par les baies du penthouse. Voilà le monde réel, loin des cages dorées, des supermarchés du quarante-troisième étage et des salles de massage du onzième. Elle songea un instant à son corps dans le sous-sol. Y avait-il eu permutation? Est-ce qu'un peu de la voiture était stocké dans son cerveau le temps de l'échange? Elle aurait dû se renseigner davantage sur le bodyswap au lieu d'agir sur un coup de tête.

La voiture dépassa deux chiens, des dobermans. Indifférents à l'averse, ils trottaient sur la chaussée. Des cercles de lumière rouge matérialisaient leurs colonnes vertébrales. Des mécanimaux, à moitié biologiques, à moitié artificiels. L'un d'eux tourna sa gueule dans sa direction, langue pendante, comme s'il avait deviné qu'une humaine incarnait la voiture. Troublée, India retourna dans l'habitacle et se glissa dans les circuits du siège chauffant. Après tout, elle était là pour s'encanailler. On ne vidait pas les comptes familiaux pour jouer à la voiture. Ses capteurs perçurent le poids de la femme. La forme de ses fesses, un peu plus larges que les standards de beauté du moment. Elle pesait davantage sur la droite.

— Pourquoi tu ne me parles plus? disait l'homme.

Son interlocutrice exagéra un soupir.

Taquine, India augmenta légèrement la température de la banquette à l'entrejambe, de sorte que la femme ajusta sa position. Avec le tissu sensitif, India-la-berline percevait la forme

du sexe de l'employée, le dessin exact de ses lèvres glabres, légèrement humides maintenant, à travers une culotte trop fine pour être honnête. India ne se sentait pas coupable de l'intrusion. Elle avait été éduquée en altitude, formatée pour considérer tout personnel comme une masse négligeable. Elle s'apprêtait à se glisser vers le corps de l'homme quand le programme signala une alternative plus intéressante. Sur une avenue parallèle, une petite citadine transportait un humain connectable. Un quadragénaire maigre avec des ports optiques sous le menton et des disques de redondance dans le cervelet. En surimpression, le programme indiquait 1,6 pétaoctet. Largement assez de place. India s'extirpa de la berline, survola la route et enfila brutalement le corps de l'homme comme on se glisse dans un vêtement serré. Les seize millions de dollars d'une fille de patron ne firent qu'une bouchée des antivirus premier prix. La psyché de sa victime fut éjectée au loin, stockée quelque part, endormie, ou pas. India ordonna à la voiture de se garer dans une allée sombre où crachotait un unique réverbère.

Occuper le corps d'un autre... N'y avait-il violation plus infâme, crime plus enivrant? India eut envie de ricaner, comme l'enfant gâtée qu'elle était toujours. C'était merveilleux. Elle ouvrit la portière pour respirer le parfum d'ozone porté par la pluie, laissant l'eau mouiller son jean mal coupé. Elle toucha son visage masculin qu'elle trouva anguleux et piquant, et avec un gloussement, eut envie de le griffer pour lui laisser une marque. Mais, au fond, il n'y a que deux sensations que les femmes veulent vraiment expérimenter avec un corps d'homme. La première, uriner debout, était exclue; la

vessie du quadragénaire était vide. Restait le plaisir sexuel. Avec le sentiment puéril de recevoir un présent, India passa sa main sur la verge, à travers le vêtement. Elle s'étonna de constater le plaisir procuré par ce simple geste. Se seraient-ils fourvoyés, ces chercheurs qui suggéraient une satisfaction féminine surpassant celle, brève et simpliste, du mâle? Elle dégrafa le pantalon pour sortir le pénis, qui commençait à gonfler. Pas progressivement, comme elle l'imaginait, mais avec des à-coups internes, des pulsations sanguines qui étaient autant de bouffées de plaisir. Le contact de ses doigts sur son sexe d'homme l'électrisait. Seule dans cette voiture médiocre, dans ce quartier déshérité, India fit coulisser la peau sur une verge dont elle découvrait chaque sensation, observait le gland disparaître et réapparaître, caressait ses testicules. En moins d'une minute, le pénis forma une colonne droite aux veines saillantes, agitée de soubresauts. Le désir était insupportable, affluant plus rapidement que tout ce qu'elle avait connu en tant que femme. Elle voulut sucer cette queue, son envie de femme bisexuelle se mêlant à la biologie de l'homme. Elle se plia sans y parvenir. Est-ce que là-bas, sur le canapé blanc, son vrai sexe était aussi trempé qu'elle l'imaginait? Elle se sentait perdre la tête. Elle voulait fuir, et en même temps ne plus jamais repartir. Des pirates parlaient de désincarnés devenus si fous qu'ils n'avaient pu réintégrer leur corps.

Une jeune punk à l'iroquoise clignotante, dégoulinante de pluie, passa dans l'allée. Une fille à peine sortie de l'adolescence, à la peau laiteuse et au look peu assumé. Sa veste crop-top en mauvais skaï pelait aux coudes. Son visage était

grêlé de petits implants comme autant de taches de rousseur. Elle se figea avec stupeur devant le spectacle de l'homme au sexe érigé. India tomba aussitôt amoureuse. Ce regard de proie effarouchée franchissait la ruelle obscure, le rideau de pluie, traversait un sexe d'homme en érection pour atteindre le cœur d'une femme rêvant sous une tour...

Poussant un cri, la petite punk prit la fuite.

— Non, attends! cria India avec la voix rauque de l'homme.

Je l'aime. Je la veux. Je veux la pénétrer avec ce sexe tendu et savoir ce que posséder signifie. Elle est belle. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi beau.

India tenta de la poursuivre dans les flaques, mais le jean à mi-hanches la gênait, et la fille courait vite. India-l'homme tomba à genoux, ridicule, tenant son pénis pour tenter d'en soulager l'insatiété. Tant mieux, fit une voix qui était peut-être sa conscience. Elle ne veut pas, je ne veux pas la forcer puisque je l'aime... Surgissant du néant, les deux dobermans arrivèrent à sa hauteur. Avaient-ils suivi la voiture? Le pelage fumant, les chiens s'arrêtèrent de part et d'autre d'India. Elle, ou lui, à genoux, encadrée par les mécanimaux sous la pluie, comme un tableau surréaliste. India finit par céder à une idée entêtante. Elle se concentra sur le chien à sa gauche. Un message d'alerte lui notifia que l'espace mémoire était insuffisant pour sa psyché. Tant pis. Juste un moment. India investit le corps du mécanimal et se sentit confuse. Stupide. Pas grave. Pas pour longtemps. Elle s'ébroua et courut à la poursuite de la jeune punk, de toute la puissance de ses pattes renforcées. Ainsi, elle la rattraperait. Elle sentait la chaleur de l'animal lui traverser le corps, sortir de sa gueule comme

un feu, c'était presque la sensation du moteur de la voiture. Elle claqua des mâchoires, laissa échapper un filet de bave. La proie était partie par là, dans ce dédale de ruelles. Je ne suis qu'amour. La rattraper, lui arracher ses vêtements, dévorer son corps nu, ses seins blancs. Mordre. Je suis l'amour. India ne parvenait plus à organiser ses pensées. Le quartier était un enfer de pauvreté jonché de déchets. La petite punk fut enfin à sa portée numérique. La pauvre était terrifiée par l'animal puissant, aux diodes et aux yeux rouges. Avec tous ses implants, elle était connectable. 2,3 pétaoctets. Pour lui épargner une morsure qu'elle n'aurait su réprimer davantage, India quitta le chien et enfila le corps de celle qu'elle aimait. Comme c'était bon. Un corps qui n'avait pas connu la lassitude de la mégatour et des amants obséquieux dans des boudoirs impersonnels. L'enveloppe fragile d'une pseudo-rebelle qui avait été timide, ce ventre que trop peu de mains avaient parcouru, ces fesses minuscules et musclées si peu proposées. India se sentait à la fois fébrile et nauséuse, comme diminuée par le passage dans le doberman. L'heure tournait, il fallait faire vite, offrir un présent à l'enveloppe de son nouvel amour.

Rien de plus simple. Là où l'homme inquiète, la femme attire. Elle défit son bustier pour être seins nus sous sa veste et retira son pantalon de jogging, sous lequel elle ne portait qu'un shorty gris moulant. Les néons d'un bar coloraient la pluie. India entra, ni nue ni vêtue. Pas un mot ne fut nécessaire. Une œillade et un déhanché suffirent pour que plusieurs hommes incrédules la suivent à l'extérieur. Ils n'étaient que des animaux, des dobermans déguisés en buveurs. Sous la

pluie battante, derrière une poubelle intelligente qui pesait son contenu, India utilisa le corps d'une gamine du quartier pour embrasser cet homme ivre qui n'en revenait pas. India était à l'intérieur de son propre coup de foudre et elle donnerait à ce corps sublime tout ce qu'il pourrait recevoir. India revoyait sans cesse cet instant où la punk avait stoppé devant la voiture, son visage éclairé par intermittence sous l'ampoule défectueuse. Tombée en arrêt pour un sexe dressé. Cette peur légitime des inconnus pervers et des surprises venues des ténèbres. India s'arracha à la langue épaisse qui lui fouillait la bouche pour descendre le long du torse, enserrant l'homme du bar comme si le corps entier était un pénis. D'autres hommes tournaient, hésitaient dans le noir entre compétition et orgie. Avec sa nouvelle bouche de jeune punk aux lèvres fines, India suçait l'inconnu avec avidité. Rien à voir avec sa collection de rencontres fades à la corporation. Elle savait désormais ce qu'éprouvait cette nouvelle queue, plus grosse, plus brute, elle connaissait le secret de chaque pulsation, de chaque effleurement du gland. Dans un coin de sa vision, un clignotement prévint qu'il ne restait que quelques minutes de désincarnation. Le signal pouvait ensuite devenir instable. Mais c'était assez. Elle donnerait à celle qu'elle aimait – c'était bien de l'amour, n'est-ce pas? – suffisamment de jouissance pour, pensait-elle, créer un souvenir. Accroupie, ruiselante, occupée à téter une queue, elle avait plus que conscience de l'effet produit sur l'assistance par ses petites fesses, en shorty que l'eau rendait translucide. Elle les secoua. Les hommes-chiens comprirent et deux d'entre eux s'approchèrent enfin. C'était si facile. Ils la soulevèrent alors

qu'elle aurait voulu vider son premier inconnu, mais tant pis. Ils haletaient, langue pendante, yeux torves de dobermans. Son sous-vêtement fut jeté sur le couvercle de la poubelle, elle n'avait pourtant pas senti qu'on le lui enlevait. L'homme derrière elle lui écarta les jambes, un autre tâta son sexe comme pour vérifier qu'il était bien réel. India-punk fut pénétrée debout par un jeune loup qui lui serrait trop fort les hanches. Au tiraillement, elle comprit que son enveloppe avait connu peu d'amants, n'avait jamais été investie avec si peu de ménagement. Comme cette douleur était bonne! D'autant plus délicieuse que ce n'était pas vraiment la sienne. Le signal clignotait plus vite. Elle aimait tant, cette fille. Tant, qu'elle en était jalouse. Au fond, l'idée du présent n'était peut-être qu'un prétexte à l'avilir. Elle aurait voulu la rencontrer en tant qu'India, l'inviter à la corporation, lui faire admirer le grand hall, l'embrasser, l'entendre raconter sa baise derrière le bar avec ses mots de fille des rues. La tête lui tournait. À nouveau elle se sentit stupide, comme avec le chien. Quelqu'un éjacula en elle et continua un peu avec un bruit mouillé, puis un autre la prit à quatre pattes, et les mains d'India-punk disparurent dans une flaque et s'écorchèrent sur le bitume autant que ses genoux. India jouit et ne sut déterminer si c'était sa psyché ou le corps qui obtenait cet orgasme. Il faisait de plus en plus sombre. Les hommes, interchangeables, étaient moins nombreux; quelques-uns riaient au loin. Elle réclama des queues en ouvrant la bouche, langue tirée comme chez le docteur, et un membre bienvenu glissa vers sa gorge, des couilles pesantes balancèrent contre son menton. Un autre homme cracha dans sa main avant de la

sodomiser et India comprit que c'était une première pour ce corps. Elle jouit encore sous ces nouveaux et brûlants assauts, puis une troisième fois. Elle laissa un retardataire se finir sur sa langue, et fut abandonnée dans la rue. La pluie diminuait, ne suffisait plus à laver la semence qu'elle étalait à pleines mains sur son corps – combien avaient désiré se répandre sur sa peau, la marquer ainsi comme leur propriété? –, un large sourire comblé sur ce visage qui n'était pas le sien. Le signal indiquait qu'elle avait dépassé son temps de désincarnation de plus de vingt minutes. Merde. Elle se releva, chancelante, parvint à sortir du corps malmené. Mais au lieu de revenir vers la mégatour à la vitesse d'une pensée, elle ne put s'empêcher de tourner autour de la jeune punk. Celle-ci retrouvait son corps, nue, horrifiée. La psyché d'India passait d'un volet roulant à une façade connectée, cherchait dans les caméras alentour le meilleur angle pour contempler cette incroyable femelle, plus belle ainsi qu'en vue subjective, plus belle que dans les yeux de l'homme ou du chien. L'iroquoise était aplatie, la fille n'avait plus rien de rebelle. Vulnérable nymphe toute collante. Est-ce que c'était atroce ou bien juste beau? Suis-je un monstre? India ne savait plus. Mon père va me tuer. Le régulateur crie peut-être pour que je revienne. Je dois me reconstituer, je dois rassembler ce qui est éparé. La mégatour semblait si loin et le chemin si tortueux. India retrouva les dobermans. Cela ne pouvait être un hasard. Décidant que c'était une affaire de destin, elle investit à nouveau le corps d'un chien pour cavalier au hasard dans cet enfer humide. Je suis l'amour fait bête. Je suis animale. La psyché d'India sauta enfin dans un minibus avant de suivre des fibroconducteurs.

Elle se reposa trois secondes dans un poste radio de moins d'un pétaoctet. Son esprit lui semblait étriqué, réduit à la taille trop étroite des supports. Vierge. Tout ce qui était plus vaste lui semblait insurmontable. Plus jamais de bodyswap, plus jamais. Sa psyché arriva tant bien que mal au sous-sol, mais elle n'était plus capable de retourner à son corps. Mon père ne me le pardonnera jamais. Une ampoule intelligente, avec caméra et détecteur de mouvement, éclairait un coin de la salle pirate. Elle ne comptait que deux cents téraoctets. India s'y lova dans un dernier effort, amputée d'une part de sa conscience. Du plafond, elle contempla son propre corps, poupée de chiffon tatouée sur le canapé. Le régulateur était penché sur elle et lui caressait les cuisses, profitant de son inconscience. Cet homme abject devait commencer à se dire qu'elle ne reviendrait pas. Qu'il avait le champ libre. Non. Je ne veux pas. India se concentra et fit clignoter l'ampoule pour se signaler. *Je suis là!* Le hacker leva la tête puis retourna à son jeu. Il glissait des doigts dans le sexe de son enveloppe. Ou devait-elle dire sa dépouille? Reviendrait-elle? C'était comme une vengeance de la petite punk. Non. India força encore, mais elle manquait d'énergie, c'était la fin. Elle ne réussissait plus à agir sur l'ampoule.

Née en 1987, MARIE NOÉ a eu de multiples professions : gardienne de terrain de tennis, voix suave et domina pour téléphone rose, intervenante dans des festivals de films alternatifs, journaliste surprolétaire, barmaid et professeure. Elle écrit depuis deux ans son premier roman.

Martha

MARIE NOÉ

Co-lauréate du prix de la nouvelle érotique 2023

Mon désir est chien. Cependant, il n'a rien d'un animal de compagnie : doux, affable et joueur. Il a plutôt l'allure d'un chef de meute affamé, les crocs aiguisés, la mousse rageuse aux commissures des lèvres ; un tueur qui veut tout dévorer.

Ce n'est pas le meilleur ami de l'homme, non, loin de là. On n'est pas amis. D'ailleurs, on n'est pas à égalité. Il est mon despote et ses injonctions sont polyphoniques. Rien de grégorien là-dedans, c'est strident, cacophonique. Mon désir est polycéphale, il a, au moins, cinquante visages. S'il se manifeste, parfois, avec l'apparat d'Éros, il est, dans son essence, l'allié de Thanatos. Mon désir est un Cerbère qui aime me regarder batifoler dans le Styx et plus encore, il se délecte de m'y voir perdre pied. Il adore m'observer m'éprendre de

nymphes cruelles qui sont au service de ma perdition et de sa pérennité.

Quant à moi, je suis l'asymétrie médiocre de ma divinité : une chienne qui se définit comme servile, aimante, qui tapine pour des caresses et qui attend, fébrile et fidèle qu'on lui jette la balle. La bave aux lèvres, aussi, mais proluxe et niaise, comme un stupide canidé... Je ne désire qu'une chose : être une bonne bête débonnaire qui gesticule fort et qui obéit aux ordres. Dans un seul but ; que mon maître-cerbère m'aime et qu'il soit fier de moi et satisfait ; un bon toutou esclave ; aimant et discipliné.

C'est dans ce cadre-là que j'ai rencontré une Hespéride post-moderne corrosive répondant au doux nom de Martha.

Je me souviens de l'avoir croisée, au loin, quelques fois. Son air tapageur et fort en gueule m'avait tout de suite séduite. J'aimais sa peau brune, ses pommettes saillantes, sa bouche révolutionnaire, ses dents acérées, son petit cul de jeune éphèbe pasolinien et ses jambes musclées de vélocycliste qui me donnaient envie d'être sa selle et surtout sa chienne.

Je me rappelle la première fois où nous nous sommes parlé. Elle m'avait dit, caustique, que j'avais un look de petit pédé. J'avais ri, tout en sachant qu'à ce moment précis ce n'était pas le terme approprié. Mon Cerbère de désir m'avait octroyé ce soir-là le génie et la grâce de Sappho et, sous le mistral d'une nuit capiteuse du mois de juin, je voyais à travers sa chemise

ample, comme un oracle flou et pourtant véridique, ses seins durs qui me mettaient en joue. Mon âme viciée avait levé les mains en l'air. Et, machiavélique, j'avais fait semblant de ne pas saisir la prédiction qui se dessinait.

L'obsession de la posséder est rentrée dans la danse et avec ma bande, dont Martha, joyau rapporté, nous sommes allées au karaoké. Comme d'habitude, j'ai trop bu. Pour me donner du courage. Pour me donner du cœur à l'outrage. Je me suis mue en une poupée exubérante de sens qui faisait tout pour se faire remarquer. Pour que son regard se pose sur moi et que son entrejambe m'offre une invitation. J'ai, à cet effet, pris le micro et j'ai chanté « *Tous les garçons et les filles de mon âge* » de Françoise Hardy en version *grind*. Je me suis bien évidemment déshabillée. Complètement. J'aime me mettre à nu pour rappeler à la face du monde l'impudeur de ma personne et surtout le fait suivant : si je vous donne tout ostensiblement ; vous n'obtiendrez, a priori, rien de moi.

J'entendais le public en délire dans ma tête égotiste et j'espérais que Martha applaudisse très fort et que ses mains rêches de vélocycliste travaillent leur corne pour bientôt, violemment, me fesser. J'ai continué à me donner en spectacle devant tout le monde, mais elle était en fait l'unique cible de tout ce bas-goût que je déployais avec entrain.

Il faisait chaud, tout le monde était en sueur. À un moment, je lui ai tapoté le dos dans une posture virile,

mais c'était une mascarade... J'en ai profité pour capturer un échantillon de sa sueur, que j'ai léchée discrètement et que j'ai fait fusionner avec ma chatte déjà bien inondée par l'idée de Martha.

Je me voyais reine du pétrole et de la nuit tout en sachant qu'il était minuit. Noyée par les impératifs du lendemain : Cendri-chienne en chaleur devait rentrer vite et éviter les violeurs.

J'ai pris le temps, tout de même, de demander à la belle C. de glisser à l'oreille de Martha qu'elle m'excitait. C. est venue me rapporter, alors que je cherchais mon t-shirt et ma culotte, que le plaisir était partagé...

Je suis rentrée, comme d'habitude, avec la peur au ventre des ennemis agresseurs dotés de phallus et du déni des femmes. Mais pour une fois, avec quelque chose en plus : une allégorie conquérante ; une bite bien dextre qui avait un *topos* précisément cartographié : entre ma chatte en nage et mon plexus surexcité.

Sauvage Martha, tu venais de te tailler une place bien au chaud dans mes fantasmes, entre mon désir et moi...Et avec une jonction cruciale : il fallait que très vite, je t'assaille.

*

Jours / nuits

*

Tu arrivais parfois fulgurante dans mes pensées, ou, concrètement, très vite et évanescence sur ton bolide. Je voulais te posséder. Te capturer, chienne sauvage, chienne méchante qui *ridait*, foudroyante et délétère, entre Styx et Terre.

Je te fomentais fort fort.

Je comptais dans ma tête. Ça faisait « *tic tac tic tac* ». Comme une chienne-lionne ; je ne bougeais pas et attendais ma proie. Toi en perpétuel mouvement et moi en immobilité lubrique. J'attendais patiemment le jour prochain où je mettrais mon poing dans ta bouche et mes dix doigts véloces dans ta chatte.

*

Mois d'août : la chaleur est insoutenable, tout le monde goutte, ça rend mon désir encore plus impétueux. Plus insupportable.

J'ai rendez-vous chez L., je ne pense même pas t'y trouver... En tout cas je n'y avais pas songé... Je ne t'aperçois pas tout de suite, mais je me fais happer, aveugle, par ton rire cinglant qui me foudroie, par l'écho de tes canines voraces qui se gaussent de la lune. Je reste encore immobile et, désormais borgne, je t'épie. Je vois ton corps-dynamite faire sauter mes derniers rouages de contrôle. Le désir monte. Je ne bronche ni n'aboie. J'attends que tu viennes et, petite

chienne impertinente, tu me regardes intensément, mais tu ne le fais pas...

Immobile, toujours. Si tu veux jouer au jeu du chat et de la souris, petite connasse, sois convaincue que je peux faire taire mon impatience. Je te hais et je rêve de t'attraper par les cheveux, de te tirer au sol et de t'amener dans un pieu. Je souris. J'imagine un filet de sang qui coule de ta bouche le long du plancher et qui dessine subtilement le chemin tortueux qui te mène à l'autel satanique où je désire te sacrifier. Je veux voir ta bouche en sang et tes yeux révoltés par la passion avec laquelle je projette de te soumettre.

Des minutes ou des heures passent, je ne sais pas. Je danse, bois, dis des inepties pour faire ma petite maligne, mais je ne te perds pas des yeux. Proie impertinente.

Puis je t'oublie, grisée, par ma propre mise en scène pour les yeux des corps ambiants qui deviennent mon public. On me propose une trace de quelque chose (*quant à la substance ; je m'en fous, je prends tout à cette heure avancée*). Je monte à l'étage et je te trouve indolente sur un lit, avec un air de petite chienne bien défoncée. Je tape ma trace. Ça doit être de la cocaïne parce que je mesure, très rapidement, tout être et toute chose dans cette chambre. Je note que tu portes un short trop court et qu'une liasse de poils pubiens s'en échappe. Putain je veux te les lécher, te les arracher. Je meurs de désir à l'idée de te faire mal Martha et je rêve de te punir d'avoir éprouvé ma patience.

Tu me dis : « *Ciao como estai?* », je te réponds : « *Tutto va be* » en souriant et je détourne mon regard pour prétendre reprendre une conversation animée par une demi-douzaine de personnes, qui chacune se parle à elle-même. Juste avant de sortir je m'approche du lit où tu es de plus en plus lascive, je me penche à ton oreille et te susurre assez méchamment : « *Si te pio, te spacco porca tua* ».

Tu ris très fort et tu suintes le mépris. Alors, je te mords l'oreille, si fort que du sang commence à en couler. Tu cries : « *Porca pazza!!* » en me dévisageant avec haine et défi. Tu vas m'en mettre une et je n'attends que ça. Les soliloqueurs environnants arrêtent de monologuer et prennent la mesure de la situation.

On nous sépare.

Je sors de la chambre en riant de moi et en préférant m'amuser de la fatalité. J'ai mordu si fort la personnification de mon désir-chien qu'il m'a mise en joue en me contraignant à un chenil cruel : un enclos solitaire pour perdants.

Des minutes passent. La coke est bonne. Mon cœur bat vite, tout le monde parle fort et l'humanité entière me semble stupide. Je sors fumer une clope, puis deux au fond du jardin. Le vent s'est levé. Le clair de lune est suffisamment faible pour que je puisse me terrer dans une pénombre anachorète. Je m'assois au pied d'un figuier, ravie de mon auto-ostracisme face au tumulte, et je tente de ne penser à rien. Je me concentre sur mes sens et savoure le goût tenace

de cette connasse de Martha. Si j'ai échoué sur toute la ligne, son ersatz vermeil sensuel donne une saveur tangible à cette pseudo-victoire ; aussi minime soit-elle.

Je fais semblant de m'intéresser aux constellations en cherchant des casseroles dans le ciel tandis que la coke m'obstrue les pensées. J'essaie de faire redescendre ma putain de pulsation cardiaque. Foutue coke, j'ai l'impression d'avoir fumé du crack. Même en essayant d'aspirer au calme et à la sérénité ; des idées noires m'assaillent et les sirènes garces du Styx fredonnent de viles mélodées.

Et, tout à coup, je me fais tirer violemment par les cheveux et me prends un coup de poing qui me détrouse la mâchoire. Putain j'ai mal, je saigne, je ne comprends pas ce qu'il se passe. Je vois une ombre au-dessus de moi, que je ne reconnais pas et j'entends : « *Allora piccola puttana, fai di meno la forta?* ». Cette connasse de Martha a une sacrée poigne et la rancœur tenace des chiennes enragées. Elle veut qu'on se batte, je crois. Et si ça m'excite terrible, toutefois, j'aspire à la conclusion : je veux qu'on s'étreigne. Je veux son corps contre et avec le mien ; je veux qu'on baise, je veux qu'on s'aime, je veux que sa foudre s'abatte sur moi... Je veux qu'elle me conquière : « *Martha, je veux être à toi* ».

Je lui souris mais elle ne le voit pas. Je lui dis d'une voix douce : « *Abdica per favore* », elle me décoche un coup de pied au bide, qui, pour le coup, me fait abdiquer. Putain, merde ! J'avais vu du cul un peu violent, mais pas une raclée

en bonne et due forme. Je me dis que c'est bien ma veine de me faire démonter la gueule par mon fantasme, toute pleine de coke, sous un figuier, au clair de lune, un soir d'été...

Puis, après un temps trop long où je me demande de quel côté le prochain coup va me ravager ; elle s'assoit près de moi, me met un doigt sur les lèvres, goûte mon sang et me dit avec un air calme après sa tempête : « *Daï... ab dico, je t'ai bien matée...* ».

Le temps s'arrête et ma peau s'électrise. Elle me lèche le visage, me mord les lèvres et c'est si délicieux que c'est presque insoutenable. J'ai les lèvres tuméfiées par son coup et je ne vous parle pas de ce qui se passe en bas. Je suis en pleine descente d'orgasme. Elle a bien compris, cette sacrée connasse. Elle m'enfoncé son poing dans la bouche et je pleure de plaisir et de douleur. L'ambivalence perdue : je désire qu'elle s'arrête immédiatement ou que cela se prolonge jusqu'à la nuit des temps.

Dans la foulée, elle ne prend même pas le temps de découvrir ma chair, elle va directement à sa cible. D'un geste abrupt, elle me dépouille de mon short. Je ne vois pas son visage, mais je sais qu'elle doit sourire de la victoire facile de me savoir sans culotte. Elle reste silencieuse comme la nuit ; à vous deux, vous êtes une sacrée paire de salopes.

D'un geste brutal, elle m'enjoint de me mettre sur le ventre, si brutal que ma bouche tuméfiée et sanglante se

retrouve à bouffer de la terre. Elle me tient par les cheveux et me maintient à la surface terrestre comme sa poupée tellurique. Avec ses jambes musclées, elle me force à ouvrir mes cuisses bien grandes (et je pense, *putain tu devrais faire des étirements avant d'aller en soirée, chaque fois que tu baisses ou que tu danses le lendemain t'es courbaturée...*). Elle s'arrête, tout en continuant à me contraindre face contre terre à l'immobilisation.

Je l'entends boire une goulée de bière et j'attends. Attente insoutenable et délictueuse. Et d'un coup je sens le froid vitré s'insinuer en moi. Sans fioriture et sans travail préliminaire. Elle me baise avec une Kro. Cette chienne puissante et méprisante; cette esclave de mon Cerbère. Elle m'enfoncé la bouteille en entier. Je suffoque et je retiens un râle. Ni va ni vient, juste une bouteille de bière de 25cl de mauvaise qualité engoncée au plus profond de mon amour propre.

Le temps s'arrête. Puis je l'entends fouiller dans le jardin et je n'ose pas me relever. Elle revient, je rêve de sentir son corps sur le mien, mais elle m'attrape violemment les poignets. Les attache. Me retourne sur le dos et j'attends comme un futur nouveau-né le premier jour du monde. Elle se met debout devant moi, monstrueuse, au clair de lune. Me crache au visage et tourne les talons.

Je me dis que c'est bien ma veine d'être le cul à l'air, attachée, en sang et en terre, matée par mon fantasme, toute pleine de coke, sous un figuier, au clair de lune, un soir d'été...

Nuit noire. Mon désir-cerbère est heureux et assouvi. Encore un échec pour moi et une victoire pour mon despote. Tout va pour le mieux dans le meilleur de ses marécages ; ma cage. Il a presque pitié. Il me donne son pouce à suçoter. Il sait que j'ai peur de ses ombres, il décide de m'éclairer.

Il ne le fait pas vraiment pour moi, il veut voir mon visage distordu qui se reflète dans son fleuve de l'enfer ; il projette un sobre et cruel filet de lumière. Le rendu ? La mise en scène d'un théâtre d'ombres où Martha a le premier rôle ; majestueuse goule.

C'est un décorum du rien ; on n'a pas besoin de grand-chose. L'histoire existe déjà par elle-même... Mon cruel désir-cerbère rajoute juste une putassière, blafarde et infâme ampoule.